

GABRIEL ANCEY

MÉMOIRE

SUR

l'Albanais dans  
le Mythe grec



PARIS

FONTEMOING ET C<sup>o</sup>, ÉDITEURS

4, rue Le Goff, 4

—  
1914

Bibliothèque Maison de l'Orient



134860

A M. Salomon Reinach

de l'Institut

un cordial hommage

Jabrid Aucey

GABRIEL ANCEY

MÉMOIRE

SUR

l'Albanais dans  
le Mythe grec



PARIS  
FONTEMOING ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS  
4, rue Le Goff, 4

—  
1914



# MÉMOIRE

sur l'albanais dans le Mythe grec

---

## THÈSES

I. Tout se passe comme si l'albanais, dans son fonds originaire, associé avec le grec, avait servi à la fondation du mythe hellénique.

II. Ce mythe repose, pour une part considérable, sur des étymologies et des jeux de mots, sans pensée philosophique directrice qu'on puisse nettement percevoir.

III. Il arrive à un même mot de subir plusieurs traductions et déformations de sens, de l'albanais au grec et inversement. Des noms d'origine étrangère éprouvent un traitement analogue à celui des noms indigènes.

IV. J'appelle, pour ma commodité, et parce que cela me paraît vraisemblable, l'albanais le PÉ-LASGE. Il me semble avoir été parlé sur les mé-

mes espaces que le grec, antérieurement et concomitamment à lui. Les formes tosques et guègues s'y retrouveraient, comme aussi certaines autres conservées dans les dialectes albanais de la Basse-Italie.

V. L'usure phonétique en aurait été dès lors fort avancée, si bien que l'albanais moderne suffirait à l'explication de plus d'une étymologie, fantaisiste ou vraie, impliquée chez les mythographes. Mais il sera toujours essentiel de se référer à la forme pure reconstituée par les travaux des Meyer et des Pedersen, pour avoir des sens plus archaïques et plus proches de la vérité.

VI. Ce n'est jamais qu'à regret, et contraint par des postulats nombreux et pressants, que j'attribue à quelques termes de l'albanais une antiquité que les derniers linguistes leur contesteraient. Les cas où Meyer, en ceci, a été reconnu trop rigoureux (par Jokl, notamment) m'induisent à penser que de nouvelles recherches en trouveraient davantage encore.

VII. L'absence de textes albanais, de l'antiquité aux temps modernes, est une grave lacune dans la démonstration à fournir. C'est ce qui laisse aux thèses ci-dessus un caractère hypothétique. J'envisage comme preuves qui me restent strictement personnelles, des faits comme celui d'avoir conjecturé, avec leur sens, diverses formes albanaises inconnues de moi, telles que *dergiæ*, maladie, *ndrükjem*, je m'étire, etc.

VIII. La multiplicité des interprétations que je trouve dans le pélasge peut encore, *à priori*, affaiblir ma preuve. Mais l'exemple de ce qui s'est passé dans le grec même — pour des termes comme ἠφαιστος (1) — me démontre à quel point l'imagination verbale était alors déchaînée. Le danger en ceci consistera à se laisser entraîner soi-même au delà des fantaisies du pélasge.

— Ce qui suit consiste en exemples.

---

(1) Décomposé ἀφή + ἴστος, et ἦβη (ou ἠβη) ἄιστος.



## Quelques Fêtes

Une fête grecque est dite *ἑορτή*, nom qui s'éclaire singulièrement par l'albanais (*tæ*) *veshuritæ*, la Vêtue. On doit se rappeler que la grande fête athénienne, les Παναθηναϊα, consistait essentiellement en la remise d'une étoffe neuve à l'Image sacrée. Je croirais assez que le nom en est corrompu de \* *panæ-dhana*, l'impôt de l'étoffe, et que le nom d'Ἐργυρόνιος comme fondateur de la fête doit s'interpréter *jeræ-kthenjæs*, Celui qui change le tissu. Une fête, en raison du deuil quitté qu'elle comporte, pouvait encore se dire *pa-zî*, et l'obligation de cette tenue fériée était dès lors la *pa-zî* \* *baidhæ*. Oublier la *παισιὰς*, comme le fit Thésée, devait être envisagé comme attirant le courroux des dieux.

Les noms des Thargélies, des Scirophories, des Anthestéries, des Hyacinthies, reçoivent encore de cette même langue une interprétation fort spécieuse. C'est un pain dit thargélien qu'on offre à Apollon dans les Thargélies : alb. *thar gjelhæ*, mets sec. Le calendrier athénien par images, s'il caractérise (d'après *ἄνθος*) les Anthestéries par un homme en chapeau de fleurs, représente les Scirophories par un sacrificateur, *shkjerhæ* \* *bieræs*, Celui qui frappe la génisse, et non par un porteur d'ombrelle, *σκιρόφορος*. La fête des Anthestéries était signalée par la journée des *Χόες*. Or, à supposer (ce qui est légitime) une forme masculine d'*anæ*, vase, et à y joindre la désinence diminutive, un composé \* *anth-shtjeræ* signifiera l'Effusion des coupes. Il serait trop long d'énumérer les personnages dénommés d'après un *ἄνθ*-ou-*ανθ*-dans la légende desquels entre le fait d'une coupe ou d'un seau (notamment *Ἄνθεύς*, *Κλεάνθης*.)

Les Hyacinthies de Sparte se réfèrent, d'après l'historiette de la mort du personnage, à une mauvaise étymologie *huai-kjenth*, étranger (ou malhabile) au disque, alors qu'un frère

d'Hyacinthe est l'habile au disque, *Κυνόρτας*, \* *kjen-urtæ*. Mais le sens véritable me paraît donné par la légende des Hyacinthides d'Athènes. Leur père était un émigré de Sparte, ainsi donc un hôte public, et je lirais *Ἑρκινοῖος*, *huai* \* *gjenthæ*, l'Hôte de tous (ou de la Commune). D'autre part, à se rappeler les sens d'otage, de garantie, de victime enfin, par lesquels le latin a tiré « *hostia* » d'« *hostis* », on ne verra plus d'embarras à comprendre *Ἑρκινοθίδες*, Celles qui se sont dévouées (en sacrifice) pour l'Etat : cf. le nom grec et la légende de *Πολυξένη*. Des Hyacinthies sont donc des sacrifices publics, simplement.

## Palamède

Palamède est donné comme l'inventeur des jeux: A la vérité, il est autre chose avant cela. Comme frère d'Œax, il est l'οἶαξ lui-même ou barre du gouvernail, *pa-ljam hedhæs*, soit le *πύλον* hors de l'eau (cf. la confusion de l'ἔρετμόν d'Ulysse avec une pelle à vanner). Le *γέρρανος* est dit Oiseau de Palamède : c'est une exacte adaptation l'un à l'autre des sens de *gjærw anæ* et de *palja e madhe*, le Grand Côté (je pense que, dans *Παλαμίδης*, cela signifie la Grande Côte d'Eubée). *Pa-ljam edhæ* sera encore l'Amende impayée, ce qui concernera l'incomplète vengeance de sa mort.

Mais aussi *palja-mbæ* - \* *dhjes* signifiera « une paire par dessus dix », et reviendra à *dü-mbæ-dhjes*, qui est douze, soit le coup victorieux au jeu de dés. Dès lors, on comprend la haine de Diomède, dont le nom, entendu *njæ-mbæ-dhjes*, onze, s'appliquera bien au joueur qui escompte déjà la victoire. Et, si Ulysse s'associe à lui dans une commune rancune, c'est qu'une autre analyse par le pélasge identifie *Ὀδυσσεύς* et *Διομήδης*, soit \* *ud-hudhæs* et *njom-hedhæs* (verseau). Ajoutons que les mêmes composants s'entendraient fort bien « jette à l'eau », et c'est en effet ainsi que, dans Pausanias, Ulysse et son ami en finissent avec Palamède.

Une autre opposition s'ensuivra d'*ud-hudhæs*, *njom-hedhæs*, entendus la πλάτη ou « van aquatique », par contraste avec l'οἶαζ qui reste à sec, la πλάτη étant la partie immergée du gouvernail.

Tout le nom de Palamède me paraît avoir été \* *Ναυ-πλιαμήδης* (et non *Ναυπλιάδης*, abrégé et détourné de sens), soit Timon de Nef. J'admettrais pour cette forme une chute, nullement étrange, de la voyelle de *pa-* (cf. *pljok* pour \* *paljok*).

## Les Amazones

Ἀθήνη, par le grec, c'est Celle qu'on n'a pas allaitée, ou la Déesse née toute formée. Mais c'est aussi la Déesse enfant, en qui les θηλαί ou μάζοι ne se révèlent point encore, toute semblable à l'Hélène attique, amenée par Thésée, et qui n'a pas plus de sept ans. Ἀθήνη revient donc à ἀμαζών, et les Ἀθηναίαι sont les Amazones d'Athènes, dont l'une finit par épouser Thésée.

Ἑλένη est bien rendue par *helhæ* - \* *ne*, la Vierge à la lance (on sait qu'entre les Dioscures elle brille « à la pointe » du mâ). Mais une Amazone a dû s'appeler aussi *mb(á) helhæ-re*, Vierge au baudrier : cf. celui d'Hippolyté et l'élément βελλερο- dans le nom du héros lycien, proprement le *punetes* (-φόντης ou Celui qui subit le πόνος) des Vierges au baudrier. Πενθεσίλεια me paraît revenir à \* *Βελλέραι* : les Cycliques l'entendent comme *bintæse-ilh(ævet)*, l'Impératrice des Etoiles ; je la lirais *bintæs-sjelha*, Celle qui porte le ζευκτήρ (de l'épée).

Du reste, *mbá-helhæ* n'est pas seulement « coërcens cuspidem » : cela peut signifier « removens acumen, i. e. τοῦ μάζου », pratique qu'on reconnaissait à ces étranges femmes. L'équivalence exacte d'Ἀμαζών se retrouverait dans l'appellation de la Nymphé Πασιθέη, parèdre d'Érichthonios, le premier adorateur d'Athéna. Je lis ce nom *pa-gjithæ*, « abs-

que mamillâ », en re'evant qu'on lui donne pour sœur une cavalière avérée, Ζεὺς'ιππη. (*Gjithæ*, dim. de *gjî* = \* *si-*).

## La Cigale

La cigale chantée comme Pareille aux Dieux, pour être, ainsi qu'eux, ἀντίμων (*pa-gjak*), a été, sous forme d'un prince troyen, l'époux de l'Aurore. Voyons comment cela s'est pu faire.

Au chant III de l'Iliade, les princes de Troie, fils de Laomédon ou ses proches, assis sur la crête du mur de la ville, discutent (v. 146 seqq.), « pareils à des cigales, qui, par la forêt, posées sur quelque arbre, épanchent leur voix énervante, » Parmi eux, Τιθωνός, ravi au ciel, ne figure point, mais on relèvera Ἀντήνωρ, dont le nom pélasgique, *ndænjur*, a exactement le sens d'ἑπεζόμενος, « posé, assis », soit un Conseiller du peuple, -et, surtout, Οὐκαλέγων.

Οὐκαλέγων (*vek-djegun*, « aurem consumens »), dans le grec, signifie l'Insouciant, nom qui évoque tout de suite la Cigale ésopique, avec sa légende de cruelle imprévoyance. Mais, si nous recherchons un équivalent pélasgique d'οὐκαλέγων, ce sera *pljok*. *Pljok*, prononcé à la grecque, est φλόξ, immédiatement compris comme « flamme, flambeau » : *Uka-légon*, c'est la torche de l'Aurore : « Jam proximus ardet... »

Le jeu de mots assimilant un vieillard à une cigale résidera dans *pljak*, vieillard, rapproché de *pljok*.

Τιθωνός, lui, est un autre vocable de la τέτις. Je le lirais *zi-thænæ*, la fâcheuse voix : cf. ὄψ λειριόσσα. On ne saurait dire à quel point l'expression « une voix de lis » est étrangère aux habitudes homériques, baudelairienne, pour dire le mot. Il y a dans λειριό- *dergjæ*, « maladie, consommation : une voix λειριόσσα est une voix « qui vous consume ». De là, la φθίσις finale de Tithon retourné à l'enfance, porté dans une corbeille.

Son extrême vieillesse pourra s'être déduite encore d'une

autre interprétation de Τιθωνός, savoir *ditun*, l'homme qui sait, le sage (πεπνυμένος, comme Antéonor et Ukalégon). D'autre part, il était naturel qu'on appariât le *Ditun* à la *Ditæ*, qui est Ἡμέρα, l'autre nom de l'Aurore.

## Les Centaures

Ixion, croyant étreindre une *Re* (νόμμη) ou \* *Ne*, n'étreint qu'une *re* ou \* *ne* (νεφέλη). Cette homonymie devait dès lors prêter à de nombreux quolibets sur l'inconsistance féminine. On observera que, de même, Prokris, jalouse d'une Νεφέλη qu'elle croit humaine, s'est trouvée finalement jalouse d'une simple nuée. Πείρα (*reja*, la Nuée, déterm.) est le nom de la mère divine qui soustrait « à travers la nuit rapide et noire » Zeus enfant au *ngrænæs*, ou Dévorateur, qui est Kronos son père, ainsi qu'une Νεφέλη dérobera Hellé et Phrixos à l'homicide couteau de l'*at-hamæs* (Ἀθάμας) ou père affamé.

L'un et l'autre échappent sur une monture aérienne, que nous appellerons indifféremment le *sjelhæs shpent*, le volatile porteur (Ἐλλησποντος), ou la cavale de la Nuée, \* *Ne peljæ* (Νεφέλη). Et ici s'offre à nous le mythe de la naissance des Centaures.

Observons que \* *ne peljæ* pourra s'entendre aussi bien d'une ἵπποπαρθένος, attendu les deux sens de \* *ne*. D'une telle espèce, que peut-il procéder, sinon des Centaures ?

Suivant une autre légende, il n'y aurait eu qu'un Centaure, Χείρων, issu de l'Océanide Φιλύρα ou Φιλύρα et de Kronos, brusquement changé en étalon à la survenue de Rhée. La χείρ (ou bras) qui se trouve dans le nom de leur fils, me paraît due à la mauvaise orthographe Φιλύρα, interprétée « mère du bras », *pjelh-lhæræ*. C'est Φιλύρα ou à peu près, qu'il eût fallu dire, soit *peljæ-re*. Dans le fond, cette Philyre ne se distingue pas de Rhée elle-même, entendue Νεφέλη, avec report de Νεφέλη au pélasge.

Pour les noms Ίξίων et Κένταυρος, voici ce que j'en penserais. Ixion est le κυνώπιος, *si-kjæn*. Et il est le Κένταυρος, \* *gjend-avulh* (trouvant fumée). Originaires, on devait entendre \* *kjen-nd' avulh* (cercle en vapeur, l'arc-en-ciel), et *hie* \* *kjen* (cercle de l'ἄϊρ).

## Les Autochthones

Un trait remarquable des Σπαρτοί de Thèbes et de Colchos, c'est qu'à peine germés hors du sol, ils s'entre-détruisent. Il y a évidemment là un à-peu-près hellénique : ἀυτόχθων ἀυτόχθονος.

Mais, si nous explorons ἀυτόχθων par le pélasge, nous y retrouverons bien encore ἀυτό-dans son sens (*velæ*), mais -χθων aura perdu le sien. Χθών est *botæ* alb. (cf. le mariage de Χθονίη et de Βούτης en Attique); l'élément-χθων d'ἀυτόχθων se rend par l'homonyme *kthuem*, « enroulant ». L'être *velæ-kthuem* est un dragon; et Cécrops, Erichthonios ne sont autre chose, — Protée aussi, bien qu'on n'attribue une croupe rampante qu'à son troupeau. Son nom grec indique un ἀυτόχθων, et, pour ses métamorphoses, on les rapportera à une lecture *huta-kthuem*, « qui se change en vain ».

## Pélée

L'exploitation grecque de ce nom est πηλός, limon - mot qui paraît se référer au κόπρος dans lequel Acaste cache l'épée du héros qu'il n'ose tuer. Mais, dans ce même épisode, une exploitation par le pélasge est visible, savoir *pa-helhæ*, « absque cuspidē ». Le nom de Τελαμών son frère, s'il lui équivalait, comme il est probable, indique plutôt une lecture *mbá-helhæ*, baudrier (cf. l'art. Amazones).

Au fond, Πηλεύς est un nom divin, *Pjelhæs*, le Générateur, et s'apparie à gr. θεΐς, fém. de θεΐτης, créateur. Le sens

primitif de *pjelh*, j'emplis, apparaît nettement dans ce vers des *Métamorphoses* : « Et potitur Nymphâ, magnoque implevit Achille. »

Mais, si Πηλεύς est le père des hommes, une identité avec Δευκαλίων doit ressortir quelque part. Je crois qu'on la retrouverait dans le passage des langues de gibier qu'il entasse dans sa gibecière en signe des bêtes qu'il a prises : la lecture *dvekæ-gljunæ*, « demortua lingua », se présente d'elle-même. A vrai dire, Δευκαλίων est autre chose, savoir *dvekæ-ljem*, « mortalium genitor », à lire *dvekæ βρότος* (et non pas νεκρός), comme dans le nom de Λευκοθέτη, dite βρότος αὐδήεσσα, Odyssée, V, 334 (de *dvekæ* et *tho-*, rad. de *thom*, je parle).

Comme il est peu douteux que Θέτις pélasgique n'ait été *det*, la Mer, l'épithète Μυρμιδῶν accolée à Πηλεύς s'est interprétée *burh m'idhun*, « sponsus in salo », d'où la légende de Pélée allant chercher une épouse sous les flots. Μυρμιδῶν, primitivement, n'est rien de pareil : je le lirais *burh-mjedhun*, « hominum sator », ce qui reviendrait à un nom complet \* *Νηροσπηλεύς*, *njeræve-pjelhæs*, « hominum genitor ».

Quant aux chevaux immortels de Pélée, il me paraît les devoir notamment à une lecture \* *pélh*, cheval (cf. *péljæ* cavale). On retrouverait *péljæ peljæ* dans la légende de Pélias enfant, marqué à la face d'un fer de cavale, qui le laisse *πελιός* ou plombé pour le restant de ses jours.

## Les Messages

Bellérophon porte au roi Iobatès de Lycie un *πίναξ* *πιναξ*, soit une tablette pliée, couverte de *σηματα λυγρά* ou d'inscriptions funestes, auxquelles devra se conformer le prince asiatique. Bien qu'il existe un alb. *gobatæ* qui se réfère à un *πίναξ* d'argile, je traduirais plus volontiers *Ἰοβάτης* par *gjobæ-atæ*, « mulctæ pater », le roi justicier. Mais je

crois que le message du héros corinthien est une diphtère, ou peau de chèvre préparée, quoi que prétende le terme *πίναξ*.

Une analyse pélasgique de *διφθέρα* nous donnerait en effet *dhi-vdjeræ*, soit, proprement, « un écorché de chèvre ». *Vdjer* a pris le sens usuel de détruire, si bien qu'une bonne épithète de Bellérophon serait \* *Διφθειρεύς*, comme destructeur de la Chimère (cf., du reste, *vdjer bdjer* et *φθειρω*). On ne serait pas embarrassé de trouver dans le texte même de l'aède une allusion au mot (sinon au sens) de *διφθέρα* : « γράψας...θυμώφθόρα πολλά (Il., VI, 169). » En effet, *θυμός*, en tant qu'« intelligence » du moins, est synonyme de *diæ*, pris en homonymie de \* *diæ*, primitif de *dhi*, chèvre.

C'est une *διφθειρία*, au sens de destruction de l'intelligence (*ὄν θυμὸν κατέδων*, v. 202), qui atteint le *Διφθειρεύς* au soir de sa vie. Il est fréquent que le même nom mythique contienne l'avert et le revers d'une même destinée.

Enfin j'observerai qu'un patronymique de Bellérophon revient singulièrement à *Διφθειρεύς*, destructeur de la Chèvre, - savoir *Σισυφίδης*, qu'on interprétera aisément *dhisæ-hup*, « capellam interimo ». Mais *Σίσυφος* supporte bien d'autres tortures.

## La Fontaine d'Arès

Thèbes a bien des mythes, dignes de toute attention. L'un des plus anciens est relatif à cette Fontaine d'Arès, gardée par un serpent, fils du dieu, qui met à mort les gens de Kadmos, envoyés à l'aiguade.

Je ne serais nullement tenté de croire à une fontaine dédiée à cet Arès. Mais j'admettrais une *gjar-pærhua* (pour \* *pær-rua*), c'est-à-dire un ruisseau égal, ou permanent. Comme *rua* est dans *pær-rua*, ruisseau, le seul élément qui importe, tout le groupe sera le *gjarpær-rua*, la fontaine au serpent. Et, si *Gjar*, comme je le pense, est le nom pélas-

gique d'Ἄρης, un groupe *Gjar-pærhua* se sera compris la fontaine d'Arès.

— Voici, pour le dire en passant, ce qu'il me semble trouver dans Ἄρης : 1° *varhæs* ou le (dieu) meurtrier, 2° peut-être \**ar*, l'ours, en raison de son origine thrace, et d'une épithète comme *τειχισσιπλήτα*, que j'entendrais *ndjekæs i bljetæve*, le Chasseur d'abeilles, 3° surtout *gjaræ*, moins encore le Chasseur, que le participe de *gjan*, j'écale. C'est un dieu de justice (*κοινός Ἄρης*) et de compensations judiciaires. C'est aussi un parèdre, un *convénient*, un dieu époux (cf. *Zán = gjam*, Ἥρα = *gjara*) : telle est la raison qui l'apparie à *Χάρις* — dénommée Aphrodite dans l'*Odysée* — mais dont le nom (= τὸ πρέπον) équivaut exactement à *gjaræ = πρέπον* aussi.

## Phœnix

Le héros Φοῖνιξ, pour avoir rivalisé auprès d'une certaine Φθίη avec son père Ἀμύντωρ, est, suivant une légende, privé de ses yeux ; suivant Homère, privé de descendance par la fureur paternelle. — Il est toujours fâcheux d'avoir été l'amant de la Φθίη ou de la mort, mais ce n'est pas des jeux de mots helléniques qu'il s'agira ici. Ἀμύντωρ est textuellement traduit chez l'aède ἀτιμάζεσκε γυναῖκα — μητέρ ἐμήν (Il., IX, 450-1), pélasg. *amæ-hunjtur*, qui ravale la mère (1). Quant au nom de Φοῖνιξ, il me paraît avoir été primitivement compris \**buj ndjekæs*, qui chasse ses fils, et s'être appliqué à Amyntor même (cf. le Phœnix oriental, compris le *mb' uj ndjekæs*, « poursuivant sur eau ; le pirate »). Mais on a passé au sens « qui poursuit des fils (sans succès). »

---

(1) Ἀμύντοριδης est, du reste, exploité en *eman-thærhitas*, μύθων ῥητήρ (ib., 443). fonction de Ph. auprès d'Achille.

Ce qu'il y a d'infiniment curieux, c'est une étymologie *buj nd' ikes*, littéralement « je passe la nuit auprès du fugitif, ou du voyageur en partance », étymologie deux fois reprise dans le texte homérique, et qui s'applique 1° à la veillée des amis qui ont voulu empêcher la fuite de Phœnix, 2° au lit qu'Achille, sur le point de partir, fait dresser dans sa tente pour ce même Phœnix.

## Méléagre

*Μελέαγρος* est de composants grecs qu'il faut lire *μελέα ἄγρος*, la Vaine Chasse (et non la malheureuse, sens que le mot n'a pas chez Homère). Si nous en cherchons les équivalents pélasgiques, ce seront 1° *hutæ* (pour \* *utæ*), vain, inutile, cf. gr. *ἄτως*, 2° *ndjek*, je chasse.

Mais \* *utæ* se rapproche bien de *vetæ* (sémantiquement, *αὐτός* gr.), et *ndjek* de *djek*, je consume. D'où la légende d'un feu intérieur auquel succombera le héros. Homère, toujours disposé à « rationaliser » le mythe, entendra cette \* *αὐτολόκη* (car ce serait la transcription grecque) au sens moral, et nous parlera du ressentiment du héros contre sa mère *Ἄλθαίη* (*gjalh thaj* : je dessèche vif). C'est cette même « consommation de soi-même » qui assombrira le plumage des méléagrides ses sœurs.

Je n'affirmerais pas, du reste, que *hutæ-ndjekæs* (corrompu *vetæ-djekæs*) ait été la leçon primitive. Je donnerais plutôt comme telle *sütæ-ndjekæs*, Chasseur de sangliers. On se rappellera que l'Odyssée (ch. XIX) parle d'une battue semblable chez *Ἀυτολόκος*, l'aïeul maternel d'Ulysse. Mais une autre étymologie de ce même nom a été *hutæ-dukæ*, vaine apparence. *Autolykos* changeait le blanc en noir, et inversement. Homère, bien entendu, donne cela pour ruses en paroles.

Une vierge, de nom assez étrange, est mêlée à la chasse de Kalydon : c'est *Ἀταλάντη*, ou l'Egale. Effectivement, *gjara*

alb. signifiera l'Egale ou Celle qui chasse, suivant celui des deux verbes *gjan* auquel la pensée se réfère.

## Le filigrane épique

Il est possible que le nom d'Aveugle (*sü-mjerj*, « oculis infelix », ὀμηρος) soit sourdement indiqué dans les poèmes de l'Iiade et de l'Odyssée (1). Mais il me paraît encore plus sûr qu'une étymologie d'Ἀχιλλεύς est donnée au second vers du poème troyen, et plusieurs d'Ὀδυσσεύς dans les trois premiers de l'Odyssée. C'est ce que j'appellerais le filigrane onomastique de l'épopée.

« Chante, déesse, la colère d'Achille le Péléiade, — (colère) funeste », et, en paraphrase d'ὀλομένην, « ἡ μῦρ' Ἀχαιοῦς ἄλγε' ἔθηκεν, etc. » 'ἄλγε' ἔθηκεν n'a qu'une seule utilité, celle d'expliquer, par son rôle dans l'épopée, le nom du héros. Achille est interprété *ah-sjelhæs*, « luctus allator », un porteur de maux.

« Dis-moi, Muse, cet homme fertile en ressources, qui indéfiniment — ἔρα, lorsqu'il eut renversé la sainte cité de Troie, — d'hommes nombreux visita les villes et connut l'esprit. » L'épithète πολύτροπος se réfère à une étymologie *udhæ-hudhæs*, « consilia versans ». Μάλα πολλά πλάγχθη sera *udhæ-hudhæ*, « viis jactatus ». Τροίης πολίεθρον ἔπερσεν supposera la lecture Ὀδυσσεύς et une étymologie d'Ἴλιος par *ilh ülh*, étoile : *ülh-hudhæs*, dès lors, se comprendra « Ilii dejector ». Enfin νόον ἔγνω se lira *udhæ-she*, « mores videt ». — D'autres étymologies, par le grec, sont données dans l'œuvre : l'une rapportée (expressément) à ὀδύσσομαι, l'autre (en fait), dans le même épisode, à ὀδοῦς σός. — Il va de soi que l'étymologisme par le pélasge n'est, pour aucun des deux noms, épuisé par les exemples ci-dessus.

---

(1) Groupes ἡ μῦρ' et ὅς μάλα πολλά = ὅς μῦρ'ία. Cf. le nom Ὀμύρης dans les ascendants donnés à l'aède.

## Jason

Jason est le chef d'un *mbæljedhuritæ* ou *bashkuaritæ*, c'est-à-dire d'une coalition de héros. Il est le *mbæljedhun* (ou *-dhur*) de l'un, le *bashkuar* de l'autre, c'est-à-dire leur Rassembleur.

Comme *mbæljedhun*, on l'a imaginé « envoyé au loin par Pélias », soit *Pælj-hedhun*. Mais une forme très contractée de *mbæljedhun*, avec chute (usuelle) de l'*m* initial, donne *bjedhun*, lequel équivaut à gr. *Ἰάσων*, qui est précisément le nom de Jason(1).

La réunion de ses héros s'appellera aussi bien une *mbjedhijæ*, soit le n. gr. *Μήδεια* : on ne saurait concevoir *bjedhun* sans *mbjedhijæ*.

Parmi les épreuves de Jason en Colchide se trouve la Semaille des dents du dragon. C'est qu'un *bjedhun* est tout proche d'un *mjedhun* ou semeur. La semaille est une *mjedhijæ*.

Ætès à la poursuite des Argonautes est arrêté par *Μήδεια*, c'est-à-dire par la nécessité du rassemblement ou de la *mbjedhijæ* des chairs déchirées de son fils. La nature de ce rassemblement est donnée par l'exploitation grecque d'une forme *mbæljedhuraæ*, soit *μέλεα δῶρα*, « des membres comme présents ». Une lecture par *μέλεος*, « funestes présents », s'appliquera à la robe fatale donnée plus tard par Médée à Créuse. Mais la Rassembleuse qu'elle est apparaît encore dans l'épisode de la reviviscence d'Æson dépecé. La *Mbæljedhura* s'est encore entendue *Pælj-dhera*, « Amère à Pélias », et l'on sait comme elle le traite.

Quant à la réputation d'empoisonneuse qu'on lui fait, c'est, je pense, une exploitation de *mjedhijæ*, semence (herbe).

Je n'ai rien dit encore de formes *bashkuar*, *bashkuaritæ*. On a fait une confusion de *bashk-* avec *baskæ*, toison, dérivé

---

(1) *Vjedhun*, voyageur (aussi, pirate), a pu être utilisé encore, mais *bjedhun* a plus d'intérêt. — La forme *Ἰάσων* est primitive, et non *Ἰάσων* dor.

de \* *bas-*, et de *bash-* avec \* *bas-* lui-même. Le *Bashkuar* en est devenu Celui qui moissonne la toison, \* *bas-kuarhæs*, et l'on a entendu le *bashkuaritæ baskæ-e-artæ*, la toison d'or. \* *Bas-* reste visible dans le nom Φᾶσις, et pourrait se reconstituer dans Αἰήτης = \* *bas-jatw*, « velleris pater ». Βασιλεύς, roi, est peut-être, au reste, \* *bas-sjelhæs*, ou le Porte-laine, laine étant ici au sens de robe de cérémonie (cf. leur confusion avec des béliers, dans les scènes de la folie d'Ajax).

## Lysistrata

Je prends comme thème la décomposition de ce nom d'une héroïne d'Aristophane, pour montrer jusqu'à quelle basse époque (et je pourrais descendre bien plus bas) s'est continué l'usage des équivoques tirées du pélasge populaire. A mon sens, Lysistrata, qui, avec son demi-chœur de douze femmes, renouvelle le coup de Pisistrate avec ses Cinquante sur la Citadelle. le fait par une analyse du nom Λυσιστράτη mis en regard de Πεισίστρατος.

On peut lire ce dernier nom *pesæ-dhjes rhath(uem)*, « l'Environné de cinquante » (et ce chiffre de gardes à lui alloués est peut-être sans autre fondement). Λυσιστράτη sera « l'Environnée de douze », à supposer une forme abrégée et familière *dü-dhjes* pour *dü-mbæ-dhjes*. — On sait, d'ailleurs, qu'elle explique son nom à la grecque par Λυσιμάχη.

Je glisserai ici une note sur \* Λυσιφόντης, qui me paraît avoir été un vieux vocable d'Héraklès. Le terme λῆς, lion, du grec épique, serait une dérivation d'alb. *ljesh* pour \* *leus-*, crinière (cf. Λυσιμαχος et la légende de sa lutte contre un lion, Ἀγίλλεύς entendu *ha- \* kjilh-ljesh*, « comedo pultem leoninam ») : si bien que Λυσιφόντης, même grec, aura signifié le Tueur du lion (1). Mais une forme \* Λυσιφόντης, parfait

(1) A relever, concernant λυσι- = lion, une plaisanterie de Lysistrata sur la posture de lionne accroupie (λυσι-στράτη), qu'on doit s'interdire.

tement légitime (si *punæ* est pour \* *spudnæ*), pourra avoir amené l'interprétation pélasgique de « l'Homme aux douze travaux », et aussi celle du « Serviteur (au sens religieux) des Douze », laquelle concerne les autels aux douze Dieux, élevés par lui.

## Les Saintes Déesses

La faux de Déméter et la faim qui est son attribut (son alliée même, dans le mythe d'Erysichthon) me la paraissent rendre identique à Kronos lui-même (*ngræwæs*, cf. l'art. Centaures). Δημιτήρ même serait *Ndamætar*, formé sur *ndān*, je coupe, comme *ndihmætar* sur *ndih*, je viens en aide. Δημιτήρ est le Faucheur (j'admets un oxyton primitif).

Perséphone sa fille s'évanouit encore davantage à l'analyse. Une lecture *pærtshefuna* a fait d'elle la Profondément cachée (1), mais la lecture primitive était tout autre, savoir *pærdhé-punæ*, le Travail de la terre, dont une autre désignation était *dū-mbæ-dhies kohæra*, les douze Epoques (ou mois de l'année), soit, en mauvaise équivalence grecque, νόμη Διὸς κόρη. On aperçoit la raison des six mois de vie au soleil et des six autres de vie à l'ombre, que Perséphone devait passer. Une troisième désignation était le *korhæ* (moisson) ou *mbljedhuritæ*. Comme ce dernier terme a, aussi bien, un sens de « réunion », on voit pourquoi le *Ndamætar* devait soupirer après le *mbljedhuritæ*. On voit aussi comment la Κόρη avait pour parèdre Πλούτων, qui est le Moissonneur, *mbljedhun*.

Je confesse que le *Ndamætar* lui-même s'est confondu avec son *mbljedhuritæ mbljedhuritæ*, etc., et que, devenu Ἀμφιτέτη, il a dû subir l'amour du *Botæsæ-dashun* (Ποτειδάων béot.) ou

---

(1) D'où ses noces avec l'Invisible (ἀτόνη gr.).

l'Amant de la terre, cf. γαιήοχος (1). C'est que *botæ* revient à *mbljedhuritæ*, si *mbljedhuritæ* est la (Terre) rassemblée, ou le Continent. Mais on sait que, pour échapper à ce dieu, elle s'était transformée — inutilement — en cavale : il y avait eu « saillie de cavale » (*peljæ-hedhun*, cf. *mbæljedhun*). Tout ceci ferait fusionner Poseidon avec Pluton même : car on le voit, les personnalités de Déméter et de Koré n'importent plus guère.

*Tæ ndaritæ korhæ*, « la coupe de la moisson », ce nouveau groupe nous jette à d'autres horizons, ceux de la Τυνδαρίς κόρη ou d'Hélène (autrement appelée, comme Perséphone, νόμψη Διὸς κόρη). La moisson pouvait se dire aussi, au simple, *tæ* \* *ljedhuritæ*, où l'on a vu « Enfants de Λήδα (\* *Ljedhæ-ritæ*) », la \* *ljedhæ* étant la glèbe humide du bord des eaux. La quête d'Hélène — en Attique ou à Troie — apparaîtra donc comme celle de Koré en Eleusis, patrie des *korhæ* ou moissons de blé (cf. le puits Καλλιγόροσ = *kalthi-korhæ*, moisson d'épis).

## Les Pleurs de l'ΑΙΘΡΑ

Phalante (Φάλακθος) en Italie traîne longtemps une vie d'aventurier avant de réussir le coup de main qui le rendra second fondateur d'Œbalie ou Tarente. Il lui a été prédit que rien ne lui prospérerait tant qu'il ne serait pas mouillé de pluie, à ciel découvert.

Dans ces circonstances, il arrive qu'Αἴθρα, son épouse et la compagne de ses aventures, verse sur lui des larmes qui lui arrosent le visage. Et la pluie à ciel découvert annoncée par l'oracle, c'était cela même, puisque αἴθρα, c'est ciel découvert (récit dans Pausanias).

— Analysons Φάλακθος. On a vu (art. Quelques Fêtes) le

---

(1) Le *mbljedhuritæ* ou Rassemblé sera aussi bien Pélops, aimé du même dieu, et mis en rapport également avec Déméter-Kronos.

sens de  $\chi\sigma\acute{\iota}$  attesté dans  $-\alpha\nu\theta-$ . Reste l'élément  $\varphi\alpha\lambda-$  où je discernerais \* *palh*, radical de *shpalh*, « découvert ». Tout  $\Phi\acute{\alpha}\lambda\alpha\nu\theta\omicron\varsigma$  sera ainsi \* *palh-anth*,  $\alpha\acute{\iota}\theta\rho\alpha\varsigma$   $\chi\sigma\acute{\iota}$ . En fait,  $\Phi\acute{\alpha}\lambda\alpha\nu\theta\omicron\varsigma$  se lirait aussi *balh-anth*, la  $\chi\sigma\acute{\iota}$  du front ou les pleurs. C'est ce qui se révélerait dans le nom primitif de la ville fondée,  $\Theta\acute{\iota}\beta\alpha\lambda\acute{\iota}\alpha = u\acute{j}$  *i balhit*, « l'eau du front ». Je reconnais, du reste, que, dans les vieilles dynasties lacédémoniennes,  $\Theta\acute{\iota}\beta\alpha\lambda\omicron\varsigma$  signifierait plutôt « Chef de l'Eau », soit l'Eurotas supérieur (mod.  $\text{Βασιλιπέταμος}$ ), mais l'Eurotas divinisé. Le sens lacrymatoire revit dans les noms de son fils  $\text{Ἰκάριος}$  (*ikjari*, le pleureur) et de  $\text{Ἰκαριώνη}$ , qui est Pénélope.  $\text{Ἰκάριος}$ , le propagateur de la vigne, est entendu par la légende le Pleuré (d'Erigone), mais, là aussi, *kjari* avait un sens primitivement actif : il s'agissait du cep qui pleure. L' $\text{Ἰκάρος}$  de Crète est bien *ikjari* passif, mais on l'a entendu aussi *ik-ara*, Celui qui fuit la terre (pour les airs).

Pour en revenir à un terme \* *palh* =  $\alpha\acute{\iota}\theta\rho\alpha$ , je pense qu'on le retrouverait aisément dans un groupe \*  $\text{Παλλάδαθρήνη}$  qui est devenu significatif de la déesse que l'on sait. A lire \* *palh-ljadha-thana*, nous comprendrons « *æthrâ rejectum lignum* », à savoir un Palladium. \* *Ljadh* se reconstituera comme primitif de *lja* (*a* nasal), je rejette, j'abandonne. Une lecture «  $\text{Ἰθρήνη}$  laissée à  $\text{Αἴθρα}$  » s'appliquera bien à Hélène enfant confiée à la mère de Thésée (cf. l'article Amazones). Enfin *thana*, pris au sens de voix, donnera un sens total : « la voix tombée de l'Æthra », ou le tonnerre par temps serein, un avertissement brusque de Zeus. Je n'insisterai pas sur le sens trouvé dans un passage de \* *palh* à *balh*, front.

## Les Cyclopes

Les  $\kappa\acute{\upsilon}\kappa\lambda\omega\pi\epsilon\varsigma$  sont les yeux du pourtour : Argos, dit le  $\text{πανόπτης}$ , s'environne de « cyclopes » au sens précité. Si l'on se rappelle qu' $\acute{\omicron}\varphi\theta\alpha\lambda\mu\acute{\omicron}\varsigma$  s'emploie aussi bien à désigner un sabord, on trouvera peu étrange qu'une ouverture ( $\theta\acute{\omicron}\rho\alpha$ )

dans un enclos muré ait pu être aussi assimilée à un œil.

L'équivalent albanais de κύκλωπες serait *mbi- \* sünjläw*, ἄμφιονίδαι — ces derniers, comme les Cyclopes, ayant été détruits par le courroux d'Apollon, lequel devient thète pour sa κύκλωπορονία (1).

Ἄργος πάνοπτος reviendrait, je pense, à *vark mbisü*, un cercle environné d'yeux (Ἄργος ἄμφ' Ἰώ). Pour donner à ces yeux leur nom véritable, nous les appellerons *düer*, des portes. *Vark-düer*, les Portes de l'Enceinte ou du Κύκλος, cela s'est entendu *Bark-duar*, et les Cyclopes en ont été dénommés Γαστρόχειρες. Le nom d'un Cyclope envisagé comme personne eût été plutôt \* Ἀρκτουροπόντης, Ouvrier (*puneles*) des portes de la muraille, ou, à supprimer l'idée de *düer*, Ἀργειφόντης, Ouvrier des murs — nom bizarrement passé à Hermès, conçu comme hypostase d'Apollon travailleur aux lieu et place des Cyclopes (dont l'un est Ἄργος).

Πολύφημος se laisse sans effort ramener à Constructeur de portes (*mbülhæ*, cf. πύλη, *bamæs* faiseur), quoique l'aède ait compris ce même nom *mbülhæ-pamæ*, « interclusus visus ». Un bon équivalent en serait le \* Θυροφόντης, qui doit avoir existé, mais qu'on a rendu, à la grecque, par Meurtrier d'étrangers (d'après θυράτος), ou le Θυροφόρος, compris Soulevant la porte (alb. *düer-bæræs*, « portarum artifex »).

## La Styx

Στύξ a deux formes : l'actuelle, qui est contractée et s'interprétera (dans le pélasge) 1° par *shtek*, passage (cf. le passeur Χάρων), 2° par *shtenk*, de travers (cf. les neuf replis de son courant), 3° par *shtok*, le νάρθηξ ou bâton du feu, dont le rapt amène deux de ses enfants, Κράτος et Βίη, comme jury assistant au supplice de Prométhée. Le *shtok*, à mon

---

(1) La musique d'Amphion doit provenir d'une assimilation d' -ἴων à *jonæ*, écho, mélodie.

sens, est le sceptre de Zeus. Il est peut-être aussi l'axe du monde, \* *palh-ljandæ*, « æthræ trabes », à en juger par le nom de \* Πάλλανς, son parèdre. C'est là sans doute ce qui fait osciller l'Olympe quand Zeus jure son grand serment.

Στύξ a aussi sa forme archaïque, que j'essayerai de reconstituer en rappelant qu'elle est, d'après la Théogonie (v. 161) la plus éminente, προφερεστάτη, des Okéanides. Si un très vieux caractère d'Okéanos, c'est le cercle sans fin qu'il décrit sur lui-même, il me semble qu'un composé \* *sve-ndjekæse* (Celle qui se poursuit elle-même), réduit par le langage courant, a pu donner Στύξ. Au sens moral, une Στύξ est une conscience qui s'accuse — mieux peut-être, qui se consume : *djek* et non *ndjek*, cf. art. Méléagre — bref, une φθίσις. L'emploi de *vetæ* au lieu de \* *sve* nous ramènerait à une forme \* *αὐτολόκη*, déjà vue art. cité. L' *Αὐτολοχίς* interrogée par Ulysse (sa propre mère) « s'est consumée » du chagrin de son absence ; mais \* *αὐτολοχός* (fém. - η) est la désignation générique de tous les Mânes, entendus *hulæ-dukæ*, « vaines apparences ». C'est ce qui explique la Styx rivière du pays des Ombres.

## Pâris-Alexandre

L'une des grandes probabilités qu'il me sera permis de reconnaître à l'hypothèse albanaise, ce sont des concordances comme *gjüm* (vase en cuivre) rapproché du nom de Κρατήρ porté par la baie de Κύμη chalcidienne d'Italie — cf. aussi *χαλκίς* = *κύμινδης* d'Il., XIV, 291 — ; *mbi-gjuam* qui rend littéralement *περικλυτός*, épithète de l' *Ἀμφιγυήεις* qui est Héphæstos ; *erhæ-hün* (« noctu intro ») à côté de l' *Ἐρινός* dénommée *ἡεροφοῦτις*, « qui rend visite de nuit », etc. La dittonymie Pâris-Alexandre reçoit notamment par l'albanais une lumière que je crois décisive.

\* *Ἀλέξ-ανδρος* est « arcens viros ». *Mbâ-* \* *rhidh-* est « arcens adultos », cf. *Πά-ριδ-*. Je ne crois pas toutefois cette étymo-

gie primitive. La réelle, selon moi, serait *pa-rhîdh-*, « non sublatus, non educatus », ce que la légende interprète comme exposition d'enfant, mais que je rapporterais à l'autochthonie du héros. Pâris est né du sol comme Cérops (ou Phoronée), et, comme eux, juge entre les divinités qui se disputent non pas la pomme d'or (\**malj ? i artæ*), mais la Grande Montagne, *malj i ljartæ*, qu'il décerne, me semble-t-il, à la Grande Mère de l'Ida (*ama e ljartæ*).

Homère entend encore Πάρις comme ἀρχέκακος, soit une coupe *paræ-idh-* (« princeps amaritudinum »), sens bien visible dans l'épithète qu'il donne aux nefes d'Alexandre, ἀρχεκάκοι (II., V, 63). Mais ici une remarque capitale est à faire : à savoir, que le même groupe *par' idh-* pourrait aussi bien signifier *πρῶτος τοῦ ἀλμυροῦ*, « prince de la mer », ce qui est Πρωτεύς. On tient là l'explication du conte bizarre qui fait — chez Hérodote et chez Euripide — retrouver Héléne en Egypte.

Une variante de Πάρις me semble avoir existé dans Ἀριδάτος Ἀριδάτος macéd., nom du frère d'Alexandre le Grand (se rappeler la profusion des noms homériques dans les familles royales d'Epire, apparentées à la dynastie de Pella : Πύρρος, Νεοπτόλεμος). La forme par double ρ aura donné lieu à la légende de Pâris nourri quelques jours par une ourse (\* *aræ rhîdh-*, « ursâ nutritus »). Mais je soupçonnerais un digamma disparu à l'initiale, soit une lecture de \* *Φαριδάτος*, *bari Id-*, « pastor Idæus », ou même *bari daj hije*, « ποιμὴν κρίνει θεούς ». Une autre lecture, *bari idhæ-*, « pastor amari », aura été appliquée au Pâris d'Egypte.

Pâris ravisseur se sera déduit d'Ἀλέξανδρος rendu à la pélasgique. On y a vu *aljæ-kjandres*, l'Archer (« fixant la pointe = la flèche »), mais aussi cela a pu s'entendre *heljkj-dhandær* (a nasal), « ἀρπάζων γαμβρός » — sans parler d'une lecture *heljkj-thundræ*, « qui tire au talon (1) » exem-

(1) Aussi « tiré par les talons », trait reporté à Ἐκτωρ, compris *hekjtura*, le Trainé.

ple remarquable des à-peu-près dont se satisfaisaient les aèdes.

L'Hélène qu'il a ravie sera encore, si l'on veut, la Vierge des lances (en raison de la guerre qu'elle entraîne), *heltæ-ne*, mais elle me paraît avoir été interprétée par l'Iliade *Hje-ljana*, « affolée par Kharis » qui est Aphrodite (1), et, par les mythographes de la version égyptienne, *hie e ljæna*, « umbra derelicta ».

Pour être complet sur un nom Πάρις entendu *pa-rhidh-*, je crois que ce nom rendu par l'équivalent grec ἄτροφος a donné naissance à deux lectures pélasgiques : 1° *Atære hupæs*, « le funeste aux Atrides = *atære ataritæ*, les Rois » ; 2° *vatræ hupæs*, « le destructeur de son foyer, ou de sa patrie (2) ».

## L'énigme d'OEdipe

Οἰδίπους, dans le grec même, a trois sens, c'est-à-dire 1° Les Pieds Enflés, 2° Celui qui connaît (l'énigme des pieds, 3° le Pied conscient (report au personnage de son bâton vivant, Antigone). En albanais, le second composant en serait *mbodhes* (3), « qui empêche » ou son radical *mbodh-*, visible aussi bien dans Ποδαλείριος l'Asklépiade (*mbodh-dergjæ*) ; le premier en serait indifféremment *uj + dhe*, « eau et terre », et *vjedh-*, qui s'applique à un voyageur et à un brigand.

---

(1) Une forme archaïque de *ljæ*. \* *ljadh-*, donnerait la lecture *Hje\* ljæ-dha*, comprise la Troyenne (Ἰλιάς).

(2) Le contraire d'un *Vatr' hupæs* est un *Vótræ-vanas*, « fondateur de foyer », ce qui est exactement le cas d'Ὀθρυονεύς, raillé comme tel par le roi de Crète, II., XIII, 363 sqq.

(3) Meyer ne connaît pas *mbodhōn*, et rapporte — fort naturellement — *mbodhis* à ἐμποδίζω.

Dès lors, nous obtenons 1° Celui qui interdit la terre et l'eau, — ou, avec *mbodh-* au passif, le Proscrit ; 2° Celui qui arrête les voyageurs (ou les brigands). S'il s'agissait d'un οιδίπους détrousseur de métier, nous l'identifierions à Κόκνος qui interceptait les théores de la Phocide. La thèse est rendue séduisante par le jeu de mots pélasgique qui s'offre sur *mjelhæmæ*, cygne : *mjelh æmæ*, « consero matrem », ce qui est précisément le crime où tombera Œdipe. Enfin le Vainqueur des brigands sera ce même Œdipe libérateur de Thèbes, suivant la légende « rationalisée » de la Σφιγξ.

Ἀλκμαίων revient à οιδίπους. Non seulement, comme Œdipe, il est parricide, mais une lecture *uj-dhē-mbodh* (*uem*) s'appliquerait aussi bien à lui, en tant qu'exclu de tout parage qui serait ou terre ou eau. Quant aux éléments d'ἄλκμαίων, je les décomposerais ἄλκμ-αίων, ramenant -αίων à alb. *ajun*, enflé (cf. οιδί-), ἄλκμ- à un dérivé verbal \* *heljkjma* que je rendrais par « marche » (cf. -πους) : en effet, *heljkj* a réfléchi le sens de « se tirer de devant = fuir, courir ». — Se rappeler à ce sujet la légende de l'Alkméon de Sardes, se retirant, la face et les habits gonflés de la poudre d'or des trésors royaux (Hérodote, VI, 125). — L'idée de parricide se déduit d'une autre coupe, *heljkj majun(a)*, « ἀλγεῖ ἡ θρέψασα ». — Enfin le refuge sur les alluvions de l'Akhélôos provient, me semble-t-il, d'un vieux doublet du nom de ce fleuve, *Ljakæ-majun*, « vallem pinguefaciens ».

## L'Adrastie

C'est le nom qu'on pourrait assez justement donner à l'épopée de la guerre thébaine. Ἀδρηστειή est Νέμεσις, — ici la νέμεσις de Laios et de son fils. Et, en même temps, Ἀδρηστος est le chef de la coalition contre Étéocle. La Thébaïde est donc l'Ἀδρηστειή dans les deux sens, et c'est, du

même coup, la (guerre) des sept Rois, *atære* \* *shtæ-*, « Patres septem ».

Un aède qui prononçait Ἀδραστος a compris \* *had-rhashtæ*, « mange-crâne », et en a tiré la scène répugnante de Tydée « humant » la cervelle de Mélanippe, et, de ce fait, délaissé de sa protectrice Ἀφροδίτη (*ha-trutæ hūn*, « comestorem cerebrorum despicio »).

## Le nom de Sparte

Une σπάρτη est une corde (tressée avec du genêt). Les mots apparentés seraient σχοῖνος et λύγος. Je crois très profondément que Σπάρτη est dénommée de la σπάρτη, mais entendue des lanières dont ses éphèbes et ses vierges se flagellaient en l'honneur d'Artémis Orthia.

Cette Artémis était dite la Λυγόδεσμος, en raison des liens d'osier qui la tenaient lors de son invention. On ne peut qu'être frappé de la ressemblance de l'élément λυγό- avec l'élément λυκό- dans le nom de Lycurgue (Λυκόργος), instituteur de la fête. Ressemblance toute formelle : Λυκόργος — le Dorien comme le Thrace — est le « visu illigatus », *dukæ* \* *vjerdhæ* (1) : on sait l'éborgnement de l'un, l'aveuglement infligé à l'autre. L'élément -Forγος a, pour sa part, une identité pélasgique de sens avec gr. -δεσμος. Ce même \* *vjerdhæ* est facile à reconnaître dans le vocable de la déesse Ὀρθία, nullement dérivé d'ὄρθος.

Si, maintenant, nous donnons à R. *vjerdh-* le sens fort légitime de lien moral, loi, et que nous prenions Λυκό- en équivalence de λύγος = σπάρτη, le nom λυκόργος revient à « législateur de Sparte », ce qui le ramène à une épithète, non plus à un nom propre.

---

(1) Pour \* *vergh-* idg.

J'ajoute que *σχοῖνος*, équivalent lui-même de *λύγος*, retrouvé dans le patronymique de la *Σχοινητής* Atalante, fait de cette vierge l'incarnation même de l'Artémis *Σπαρτιάτις*.

Un *λυκόοργος*, en tant que mêlé non plus aux fêtes d'Artémis mais à celles de Dionysos, serait un Halluciné — les *δργια* du dieu n'étant que des charmes impérieux.

On s'explique, d'autre part, que Thésée, assistant aux « Lycurgies », devint un *λυκόοργος*, un « visu captus » de la jeune Hélène. Mais, comme un *λυκόοργος*, à Sparte, était un législateur de la ville, Thésée a été réputé l'avoir été aussi de la sienne. Evidemment, cela suppose une certaine modernité dans la légende de Thésée nomothète, — ou, dans ceile de Lycurgue, une antiquité plus grande que celle qu'on nous fait.

## Les Rhexénors

Un *ῥηξήνωρ* est un être qui pourfend les hommes, mais cela peut s'entendre aussi d'un être où se brise l'effort des guerriers — d'un être invulnérable. Ainsi l'entend la légende (incônnue d'Homère) qui fait Achille impossible à percer, ou celle qui dit la même chose du *Καινεύς* lapithe, assommé finalement par les Centaures.

*Καινεύς*, dans une vie primitive, était *Καίνις*, une femme : le *Ri* (sens de *καίνος*) a été *Re*, autrefois. Or, précisément, *νόμφη γενόμενος*, c'est, dans le pélasge, *re-kjænwri*. On observera qu' Achille, lui aussi, a été *νόμφη* ou, du moins, a passé pour telle, parmi les filles de Lycomède.

Dans l'Odyssee (VIII, 63-5), Rhexénor est le jeune père d'Arété, et voici comment l'aède nous parle de lui :

Τὸν μὲν, ἄκουρον ἕοντα, βάλ' ἀργυρότοξος Ἀπόλλων — νυμφίον ἐν μεγάρω. . .

L'aède, dans cette notice, a fait visiblement son possible pour ramener Rhexénor à une *νόμφη*, sans prodige.

## Pélasges et Hellènes

Le nom Πελασγοί me paraît nettement albanais. Il signifie proprement βαλανηφόροι, vocable des Pélasges arcadiens, et se tire de *pjelh*, remplir, et d' \* *askæ*, (faine du) hêtre. *Pjelh* étant passé au sens de donner la vie, on a compris « fils de la φηγός ».

Je crois que l'ethnique des Ἕλληνες est albanais aussi, et se ramènerait à *vælham*, confédéré (pour \* *sveslam*). La confrérie dodonéenne des Σελλοί étaient les Frères (*vælha*, frère, pour \* *svesla*), dont le singulier déterminé devait être Ἰόλαος (*i vælhai*), nom du frère d'armes d'Héraklès.

Un nom de *njæ-pith*, ἀδελφός, a pu s'employer aussi, et Νεοπτόλεμος, de la dynastie Péléide, a dû être un vocable de Deucalion-Péléé, savoir *njæpith-ljem*, le Père des ἀδελφοί (cf. le métronymique Νιοβίδαι).

Homère a peut-être entendu Ἕλληνες *helh-ljænæ*, « affolés de la lance », μεμαῶτες ἐγγείησιν.

---

## ECLAIRCISSEMENTS

Les termes sur lesquels une contestation d'origine pourrait s'élever parmi ceux que j'utilise dans ce Mémoire, sont les suivants :

1. *Ndaxhæ*, prép., dans, à, chez. Meyer, après avoir comparé à diverses formes indo-européennes, préfère y voir un emprunt à *intus*.

2. *Pær-*, préfixe et préposition (préfixe d'intensité). Meyer y voit le *per* du latin, mais n'exclut pas la possibilité d'un *pær-* indigène fort ancien.

3. *Kæthēn* *kthēn*, retourner, changer. Supposé, par le même, dérivé de *converto* latin. Je propose d'y voir, outre une R. albanaise à déterminer, un préfixe indigène *kæ-* reconnu après Meyer seulement.

4-8. *Ljan*, laver. Rattaché à *lavo* lat. Je l'y rattacherais aussi, mais comme forme collatérale. — *Ar*, or. Rattaché à *aurum*. Même commentaire. — Id. pour *aræ*, champ, vis-à-vis *arum* m.-lat. ; pour *kjæn*, chien, ramené à \* *cenis*. — Les rattachements de *bljetæ*, abeille, me paraissent arbitraires.

9. *Pe* (e nasal), fil. Rattaché à lat. *panus*, lui-même emprunté à *πᾶνος πῆνος*, fil, tissu. J'estime ce dernier terme antique dans l'alb. aussi, sous forme \* *panæ* \* *penæ* (cf. Πηνελόπεια, « filum requiro », \* *panæ* *kjüpej*).

10. \* *Buj* pour *bij*, fils (plur.). Je hasarde la voyelle labiale d'après R. indo-europ. *bhû-*.

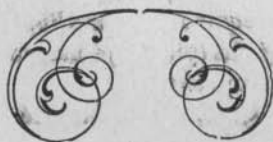
11. \* *Kjilh* pour *kjulh*, pâtée. Liberté en sens inverse (cf. les formes *ulh*, *ülh*, *ilh*, étoile).

— J'aurais une autre hardiesse à faire accepter : celle qui consiste à avoir placé sur pied d'égalité des formes pures et des formes usées. Mais l'albanais contemporain lui-même m'offrirait des discordances du même genre. Il ne m'apparaît pas que ce soit une langue *qui ait changé d'ensemble*.

— Malgré le tassement çà et là excessif auquel je n'ai pas pu échapper, je ne voudrais pas qu'on pensât que j'ai dit sur chaque article tout ce que j'aurais eu à dire. J'ai

craint ma propre fatigue ; j'ai craint, surtout, celle du lecteur.

— De peur de mélanger les méthodes, et pour laisser à la mienne toute sa caractéristique, je n'ai pas fait état des gloses d'Hésychios, dont plusieurs, cependant, sont d'un « albanisme » saisissant, comme ἀγαθός cypr., « il se tait », cf. *as gja thoshi* alb., « il n'a rien dit ». De même, je me suis désintéressé des inscriptions lemniennes, crétoises et autres. Il m'a semblé que le commentaire donné à mon interprétation onomastique par les légendes mêmes était un instrument de contrôle d'un prix tout particulier.



## TABLE DES ARTICLES

---

L'Adrastie.....	27
Les Amazones.....	9
Les Autochthones.....	12
Les Centaures.....	11
La Cigale.....	10
Les Cyclopes.....	22
L'Enigme d'Œdipe.....	26
Le Filigrane épique.....	17
La Fontaine d'Arès.....	14
Jason.....	18
Lysistrata.....	19
Méléagre.....	16
Les Messages.....	13
Le nom de Sparte.....	28
Palamède.....	8
Paris-Alexandre.....	24
Pélasges et Hellènes.....	30
Pélée.....	12
Phœnix.....	15
Les Pleurs de l'ἄλθα.....	21
Quelques Fêtes.....	7
Les Rhéxénors.....	29
Les Saintes Déesses.....	20
La Styx.....	23

---